

DU DRUIDISME,
OU DE
L'ÉTAT RELIGIEUX
du Périgord

AVANT L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME
DANS LA GAULE AQUITANIQUE;

PAR L'ABBÉ AUDIERNE,

Membre correspondant de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts
du département de la Dordogne.

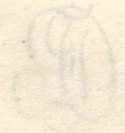


A PÉRIGUEUX,
CHEZ F. DUPONT, PÈRE, IMPRIMEUR
DE LA PRÉFECTURE.

André

DU DRUIDISME.
L'ÉTAT RELIGIEUX
DE PERIGORD

DU DRUIDISME.



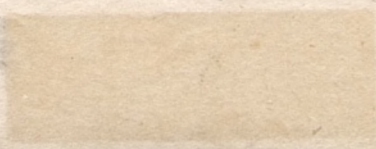
1245

A PERIGORD
CH. F. GUYON, PRES. IMPRIMERIE
1871



2

DU BRUIDISME.



Audierne

123456789

DU DRUIDISME,
OU DE
L'ÉTAT RELIGIEUX
du Périgord

AVANT L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

DANS LA GAULE AQUITANIQUE;

PAR L'ABBÉ AUDIERNE,

Membre correspondant de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts
du département de la Dordogne.



PZ 45

A PÉRIGUEUX,
CHEZ F. DUPONT, PÈRE, IMPRIMEUR
DE LA PRÉFECTURE.

1834.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
LE PÉRIGUEUX

E.P.
PZ 45
C 1324651

DU DRUIDISME

L'ÉTAT RELIGIEUX

du Périgord

AVANT L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

PAR L'ABBÉ AUDIERNE

PAR L'ABBÉ AUDIERNE



A PÉRIQUEUX

CHEZ E. DUPONT, ÉDITEUR, IMPRIMERIE

DE LA RÉPUBLIQUE

1872

A MESSIEURS LES MEMBRES

de la

SOCIETE D'AGRICULTURE,

DU DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE.

Messieurs,

Votre société, plus spécialement dévouée à tout ce qui peut intéresser l'Agriculture et contribuer à son développement, ne saurait cependant être étrangère à aucun genre d'études. D'ailleurs, toutes les connaissances se donnent la main, et c'est cette pensée qui a dicté votre titre. Les arts et les sciences sont de votre domaine; vous les revendiquez pour votre département, et vous associez à vos travaux tous ceux qui veulent leur payer quelque tribut. Procurer à vos compatriotes le bien-être physique et intellectuel, est la noble tâche que vous vous êtes imposée. J'ai voulu la partager avec vous, Messieurs; je

n'ai, je le sais, que des efforts à vous offrir ; mais votre indulgence, qui m'a été déjà plus d'une fois nécessaire, me rassure. Je viens donc aujourd'hui, par l'organe de votre président si avantageusement connu dans la république des lettres (1), vous faire l'hommage d'une brochure qui jette quelques lumières sur l'état religieux de notre pays avant l'établissement du christianisme dans le Périgord.

Vous y verrez, Messieurs, que notre origine se perd dans la nuit des temps, et que les Pétrororiens n'ont jamais été en arrière des connaissances que le reste du monde pouvait posséder.

Plus tard, j'aurai à m'occuper des grands hommes dans tous les genres qui ont illustré notre province. Vous ne serez point étonnés des bienfaits qu'ils répandirent sur le Périgord. Le même amour de la patrie vous anime, vous saurez applaudir à leur mérite.

Daignez agréer, Messieurs, la nouvelle assurance de mon profond respect.

L'abbé Audierne.

(1) M. Romieu, préfet de la Dordogne, auteur de plusieurs ouvrages distingués.

~~~~~

**Du Druidisme,**  
ou  
**DE L'ÉTAT RELIGIEUX**  
**DU PÉRIGORD**

AVANT L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

dans la Gaule aquitanique.

---

On n'a jamais trouvé une nation tout entière ; un peuple, une ville même, sans la connaissance d'un dieu, sans une religion quelconque. En parcourant l'histoire de tous les âges, partout on remarque un culte religieux, des fêtes établies et des autels dressés en l'honneur de quelque divinité. Depuis le premier homme, tous ont éprouvé le besoin de témoigner leur reconnaissance à un premier principe, à un maître du monde. Les patriarches offraient des sacrifices au Dieu véritable, et en nous enfonçant dans la profondeur des siècles, nous sommes forcés de reconnaître que les anciens étaient peut-être plus religieux que nous ne le sommes.

Lorsque dans son origine le monde, faible encore, ne



s'était point bâti de villes ni donné de lois, comptant autant de rois que de chefs de familles, la religion, née avec lui, présidait à toutes les actions de la vie.

De là ces sacrifices du soir et du matin que le père offrait pour lui et pour ses enfans, cet empressement à apaiser la Divinité dans les maux qu'il avait à souffrir, et ce penchant religieux à tout rapporter à un être au-dessus des hommes. Né de Dieu, il trouvait en lui toute sa force. Mais lorsque l'ignorance et la corruption, grossissant avec les siècles et les générations, eurent abruti l'homme, bientôt il perdit ces idées pures d'un seul Dieu créateur : sa faiblesse exigeant des secours, il crut en trouver dans l'invention de plusieurs divinités, et dès-lors parut insensiblement ce polythéisme effrayant qui s'empara de presque toute la terre pour y régner en maître. Qui pourrait, en effet, compter les divinités du paganisme ? Chaque jour en voyait éclore une nouvelle ; aussi ne fallut-il rien moins qu'une autorité toute puissante pour mettre un frein à la fureur de créer des dieux. Le sénat romain se réserva exclusivement le droit de décerner les honneurs de l'apothéose ; et quoique cette assemblée se montrât très modérée pour accorder de telles faveurs, Rome néanmoins comptait au temps de Varron près de cinq mille divinités.

Le Périgord fut, comme le reste du monde, en proie à l'idolâtrie. Nous ne pouvons en douter ; les preuves en sont trop sensibles. Presque à chaque pas nous ren-

controns des monumens que l'œil le moins exercé ne peut méconnaître. Ils semblent attester avec orgueil la grandeur et la magnificence du culte que rendaient les Périgourdiens aux divinités qu'ils adoraient. Le temps ne les a respectés, sans doute, que pour confondre notre indifférence et nous faire rongir de ce qu'en ce point nous le cédon à des hommes dont l'erreur était l'effrayant partage.

Dans les temps reculés, le Périgord ne connaissait d'autre culte que le druidisme; mais les communications des Gaulois avec les Egyptiens et les Grecs ne tardèrent pas à introduire chez nous diverses pratiques de ces peuples : c'est ainsi que, mêlée avec des cultes qui lui étaient entièrement étrangers, la religion druidique perdit sa pureté primitive. Le peuple, toujours avide de ce qui est nouveau, y mêla des superstitions qui bientôt, la défigurant de plus en plus, en firent un assemblage monstrueux de bizarres erreurs.

Plus tard, le polythéisme romain pénétra dans notre province; à l'époque de la conquête des Gaules par Jules César, il y devint dominant : ce fut même la religion des hommes éclairés, tandis que le peuple restait attaché à ses anciennes croyances.

Tel était l'état religieux du Périgord lorsque le flambeau du christianisme vint éclairer le monde.

Sans nous arrêter à cette tradition ridicule qui veut que Vésone ou la Cité de Périgueux tire son origine d'un



des enfans de Noé(1), nous sommes néanmoins autorisé à penser que le culte des druides était infiniment rapproché de celui des patriarches par son ancienneté et par la ressemblance des croyances. Tous les savans conviennent que les druides sont aussi anciens que les mages, les Chaldéens et les autres philosophes de l'antiquité, et qu'ils n'avaient rien changé à leurs dogmes jusqu'à la domination romaine. Rapprochés des premiers âges du monde, les druides durent conserver des vérités que le temps n'avait pu encore altérer. Pour atteindre ce but, ils avaient adopté un moyen qu'ils croyaient le plus sûr : ils ne confiaient rien au papier ; ils donnaient tout à la mémoire. Leurs dogmes, leur morale et leur discipline étaient renfermés dans des vers qu'ils faisaient apprendre par cœur à leurs adeptes. Ce code non écrit devait être fort étendu, et leur religion, par conséquent, fort longue à apprendre ; aussi quelques-uns d'entre eux restaient des vingt années sous la conduite de leurs maîtres(2). Ils ne permettaient point qu'on écrivît sur la religion ; ils n'écrivaient point eux-mêmes ; ils évitaient toute espèce de controverses religieuses, et ils jonissaient du précieux avantage de conserver leur croyance

(1) Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est un pont qu'on nommait *Pont de Japhet*. Il en reste encore quelques vestiges dans la rivière de l'Isle, près le couvent de Sainte-Claire. Il y avait aussi à la Cité une famille de ce nom.

(2) Commentaires de César, livre 6.

pure et intacte. On sait qu'il était aussi défendu aux juifs de communiquer leurs livres saints aux autres nations, dans la crainte que ce dépôt sacré, qu'un dieu leur avait confié, ne s'altérât, et qu'eux-mêmes ne devinssent semblables aux idolâtres.

Leurs dogmes fondamentaux étaient l'existence d'un seul dieu, la spiritualité de l'âme, son immortalité, et la certitude d'un avenir heureux ou malheureux. Généralement on a cru qu'ils partageaient le polythéisme universel qui couvrait la terre. Peu d'écrivains leur ont rendu la justice qu'ils méritaient; et ceux qui, après une profonde étude, les ont traités plus favorablement, n'ont pu détruire entièrement les préjugés de certains auteurs qui, voulant que le monde entier fût idolâtre, se sont obstinés à les confondre avec le reste des nations. Mais y avait-il une nécessité absolue que tous les hommes fussent païens, et le peuple juif devait-il être le seul croyant en l'unité de Dieu? Rejettons des préjugés si désolans, et convenons qu'au milieu des nations infidèles il s'y trouvait encore des cœurs pour le Dieu véritable. Qui ne sait qu'à Athènes on lisait sur le frontispice d'un temple ces étonnantes paroles : *Deo ignoto*? et en lisant le traité *De naturâ deorum*, qui oserait dire que Cicéron, parmi les Romains, fût idolâtre? La connaissance d'un seul dieu ne fut donc pas particulière et personnelle au peuple juif; d'autres nations la possédèrent : pourquoi les druides ne l'auraient-ils pas partagée?





Origène, qui vivait à une époque où les druides devaient être encore connus, assure que la Grande-Bretagne était préparée à l'Evangile par le druidisme; et nous savons, en effet, avec quel zèle et quelle ardeur l'Angleterre accueillit la foi chrétienne : sa piété lui valut le surnom d'*Île des saints*. L'assertion d'Origène se trouve donc confirmée par l'événement. Eh ! quel intérêt eût eu ce docteur de mettre au jour une opinion dénuée de fondement ? Il combattait les erreurs de Celse : cet hérésiarque adroit et rusé n'eût-il pas réclamé contre une telle assertion, si elle eût été fausse ? Eh ! quel triomphe pour la mauvaise cause qu'il défendait, s'il eût pu prouver qu'Origène, pour soutenir les intérêts de la religion chrétienne, était obligé de s'appuyer sur des suppositions bizarres et ridicules : cependant il garde le silence, il se tait, sans doute par l'impossibilité où il était de répondre. Serions-nous autorisés à combattre aujourd'hui le sentiment d'Origène, et aurions-nous jamais le courage ou la témérité d'assurer que ce célèbre écrivain, l'un des plus grands génies et des plus savans hommes qui aient fleuri dans l'Eglise primitive, se soit trompé, ou bien que celui qu'on se plaisait à regarder comme le sanctuaire de l'Esprit saint ait voulu nous tromper ? Disons-le donc, l'assertion de ce Père de l'Eglise prouve ce que nous avons avancé, que les druides croyaient en un seul dieu. Rien de moins propre, en effet, à disposer les nations à la réception de l'Evangile, que la pluralité

des dieux et le culte abominable qui leur était rendu.

César, dans ses Commentaires, prétend que les druides adoraient plusieurs divinités. Il est vrai qu'à l'époque de son entrée dans les Gaules, le peuple, devenu très superstitieux, rendait des honneurs à de faux dieux; mais ce serait une erreur d'en conclure que les druides étaient idolâtres. Le peuple, comme nous l'avons déjà dit, et comme nous le verrons plus bas, avait altéré sa croyance par le commerce qu'il avait avec les autres nations. Les Egyptiens, les Grecs, ayant des rapports habituels avec notre province, y avaient introduit quelques-unes de leurs divinités; insensiblement le peuple gaulois s'accoutuma à leur offrir de l'encens. Mais les druides ne changèrent rien à leurs dogmes; et si l'on en voulait un témoignage bien convaincant, c'est qu'ils préférèrent mourir plutôt que de renoncer à leur croyance. Au temps d'Auguste, leur religion passa même en Italie; l'exercice en fut continué dans les Gaules jusqu'à Tibère qui les fit massacrer, et qui fit raser leurs bois dans la crainte qu'ils ne devinssent une occasion de révolte. Auraient-ils été ainsi massacrés s'ils eussent pratiqué la religion des Romains, c'est-à-dire s'ils eussent été idolâtres? Lorsque César nous apprend qu'ils dissertaient avec la jeunesse sur la puissance et la grandeur *des dieux*, loin de nous étonner de son expression, songeons que, polythéiste lui-même, il lui était naturel de s'exprimer de cette manière.



Certains auteurs ont prétendu que les druides avaient en une idée confuse de la trinité. Cette assertion peut n'être pas tout-à-fait dénuée de preuves ; elle est du moins trop flatteuse pour les Gaulois, pour oser la rejeter sans fondement. On a bien dit que Platon semblait n'avoir pas été étranger à cette connaissance ; pourquoi en exclurait-on les druides ?

Si les druides , comme nous ne pouvons en douter , possédaient la connaissance d'un seul dieu , il n'est pas étonnant qu'ils possédassent celle de l'immortalité de l'âme , de sa spiritualité , et de la certitude d'une autre vie. Ces vérités sont si essentiellement liées entre elles , que les séparer , ce serait les détruire : c'est le cri du sens commun fortifié par le témoignage de la raison universelle. L'ignorance et les passions purent corrompre leurs idées sur la nature de Dieu , car l'esprit et le cœur peuvent s'égarer quelquefois ; mais le sens intime ne trompe jamais.

Quant à l'immortalité de l'âme , les druides l'admettaient , comme le reste du monde : les auteurs anciens et modernes sont d'accord sur ce point. Pour fortifier cette croyance dans les esprits , ils prêtaient et empruntaient de l'argent à condition de le rendre dans l'autre vie ; ils déposaient sur les tombeaux des lettres qu'ils écrivaient aux morts : le peuple les imitait. Ces pratiques étaient sans doute ridicules ; cependant elles étaient propres à faire impression sur la multitude ; et la crainte où étaient

les druides que le peuple n'oubliât ces vérités importantes semble devoir les justifier. Ainsi, un avenir, la spiritualité de l'âme et son immortalité, tels furent les dogmes druidiques. Nous devons y ajouter encore celui de la fin du monde : les druides enseignaient que ce vaste univers périrait ou par le feu ou par l'eau.

Mais où avaient-ils puisé ces idées ? On sait qu'ils sortaient peu de leurs pays : leurs voyages ne pouvaient donc les instruire. Cependant leur réputation était si grande, que quelques philosophes de l'antiquité vinrent les visiter. Alexandre l'historien rapporte, ainsi que Strabon, que Pythagore fut le disciple des druides, qu'il apprit d'eux sa philosophie, et qu'il ne fut pas le seul des philosophes de l'antiquité qui s'instruisit à leur école. S'il est vrai que Pythagore fut leur disciple, jugeons de la beauté de leur doctrine par les sentimens qu'exprimait ce philosophe : « Nés de Dieu, disait Pythagore, nous avons, pour ainsi dire, en lui nos racines : c'est pourquoi nous périssons en nous séparant de lui, comme le ruisseau séparé de sa source tarit, comme la plante séparée de la terre sèche et tombe en pourriture. » Que la Grèce vante donc son génie, qu'elle s'enorgueillisse d'avoir été le berceau de l'éloquence et de la poésie, les Gaulois lui disputeront la supériorité dans la connaissance de quelques vérités bien plus importantes. Au centre d'une vive lumière, d'épaisses ténèbres couvraient sa religion, tandis que la



Gaule, moins polie sans doute et moins savante, était plus éclairée sur les devoirs qu'elle avait à remplir envers le maître du monde. Faut-il s'étonner maintenant si le peuple gaulois eut tant de respect et de vénération pour les druides; s'il leur confia l'instruction et l'éducation de la jeunesse, et si rien ne se faisait dans les Gaules sans leur participation? Quelle confiance, en effet, ne devait-on pas avoir dans des hommes dont les croyances étaient si pures, la conduite si régulière et le savoir si étendu? Les druides menaient une vie retirée et solitaire : leur demeure habituelle était dans les bois. Ils observaient le vœu de chasteté : le célibat était leur partage. Ils eurent un grand ascendant sur le peuple : ils le durent à cet isolement dans lequel ils vivaient. Qu'un homme revêtu d'une dignité quelconque paraisse rarement au milieu du monde; lorsqu'il sera contraint d'y paraître, sa présence fera plus d'impression, frappera davantage les esprits; et s'il a à leur parler, il en sera écouté avec une plus vive attention. C'est dans le commerce habituel de la vie que nous laissons percer nos défauts : les druides, retirés dans une profonde solitude, cachaient ainsi au milieu de leurs bois les imperfections attachées à l'humanité. Aussi ne paraissaient-ils pas être des hommes; ils imprimaient un respect presque divin.

L'étude de la poésie, de la géographie, de l'astronomie et de la géologie même, dit-on, faisait leur principale occupation. Ces diverses connaissances augmen-

taient encore le respect qu'on avait pour eux. Diogène-Laërce dit qu'ils étaient chez les anciens Bretons au même rang que les philosophes étaient chez les Grecs, les mages chez les Persans, les gymnosophistes chez les Indiens, et les sages chez les Chaldéens. Mais ils étaient plus que tout cela : dans les affaires civiles, nulle assemblée ne se tenait sans leur consentement. Les vergobhrètes ou souverains magistrats dont parle César dans ses Commentaires étaient choisis et nommés par eux, et souvent on a vu des généraux n'oser livrer bataille qu'après les avoir consultés. Strabon nous assure qu'ils eurent aussi le crédit d'arrêter des armées qui couraient au combat, de les faire convenir d'un armistice ou de leur faire conclure la paix. Enfin, le peuple était persuadé que la puissance et le bonheur de l'état dépendaient du bonheur des druides et des honneurs qu'on leur rendait.

Les druides n'avaient point de temples ; ils faisaient toutes leurs cérémonies religieuses en plein air. Ils ne croyaient pas qu'on pût enfermer dans des murs celui que l'immensité des cieux ne peut contenir ; on peut-être craignaient-ils qu'en bâtissant des temples le peuple, dont les idées sont toujours assez grossières, ne se persuadât que la divinité, une fois enfermée dans des murailles, ne se trouvait point ailleurs. Leurs idées sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, étaient en harmonie avec l'usage des premiers siècles du monde. Les

anciens n'avaient point de temples ; pénétrés de la grandeur du dieu qu'ils servaient, ils auraient cru la méconnaître ou la rabaisser. « A quoi bon bâtir des temples ? » disait un philosophe dans saint Clément d'Alexandrie ; « car enfin on ne peut rien faire de sacré ni de digne de « Dieu qui ne soit en même temps d'une sainteté et d'un « prix proportionné à sa grandeur : or, il n'y a rien de « pareil dans tout ce qui n'est que l'ouvrage des maçons « et des ouvriers les plus vils. » — « Insensés que vous « êtes ! disait Héraclite, dites-moi qui est ce dieu que « vous renfermez dans des murailles ? Ne savez-vous pas « que Dieu n'est pas matière, ni l'ouvrage de la main de « l'homme, mais que tout ce monde est son temple ? »

On sait même que les païens reprochaient aux premiers chrétiens de n'avoir point d'édifices consacrés à la prière, et que ceux-ci leur répondaient qu'ils n'avaient d'autre temple que leur cœur, le plus digne du Dieu qu'ils servaient. Avant et long-temps après le déluge, il n'existait point de temples. Noé, Abraham, Isaac et Jacob n'en firent point bâtir. Moïse marcha sur leurs traces. Plus tard, Salomon en fit construire un ; mais ce prince, pour justifier cette innovation, fit intervenir la divinité, et, après l'érection du temple, il s'écriait : « Si le ciel même et les cieux des cieux ne sont pas capables de vous contenir, combien moins encore, ô Seigneur ! la maison que j'ai bâtie !... »

C'est l'idolâtrie qui donna naissance aux temples. Les



hommes voulant se rapprocher davantage de leurs idoles, les enfermèrent dans des murailles. Ils crurent qu'ils seraient plus à portée de les consulter, et que la réponse leur arriverait plus promptement. Eclairés par le flambeau de la révélation, nous savons aujourd'hui que si la divinité ne peut être circonscrite dans des murs, elle habite cependant nos temples; qu'elle y fait éclater ses volontés, et que sans rien perdre de sa grandeur et de sa puissance, elle s'y manifeste aux hommes d'une manière particulière: mais il ne fallait rien moins que la volonté d'un Dieu pour établir ces vérités. Est-il surprenant, après cela, que les druides, privés de ce secours, s'en tinssent à la tradition du culte patriarcal, et qu'ils s'imposassent le devoir rigoureux et sacré de n'y déroger en rien?

Leur temple, comme ceux des patriarches, était un bois sacré. C'était là que le silence et l'obscurité de la forêt nourrissaient le recueillement des adorateurs. Eloignés de tout ce qui pouvait leur rappeler qu'ils tenaient à la terre, les hommes n'avaient sous les yeux que les œuvres du Créateur et le culte qu'ils devaient lui rendre. Placés sur le sommet de la plus haute montagne, à la vue des vastes tableaux que leur présentait la nature, leurs idées s'agrandissaient, l'immensité de Dieu leur devenait plus sensible; et en descendant de la montagne, ils étaient forcés de convenir qu'il n'est rien

de comparable à l'auteur du monde et à ses merveilles.

Nous retrouvons dans notre province plusieurs de ces bois sacrés : ils sont presque tous placés sur une hauteur. Une tradition constante nous en a conservé le souvenir appuyé par la quantité de ces bois religieux qu'on rencontre encore. Le Puy-de-Beaumont, la forêt en face de Lalinde et celle de Drouilhe (dans le Sarladais), attesteront à jamais l'existence du culte druidique dans le Périgord.

Si les druides ne bâtissaient point de temples, ils ignoraient aussi la construction des autels. Une pierre brute portée sur deux antres, tel était leur autel. Admirez encore ici la ressemblance de leur culte avec celui des patriarches. Jacob, allant en Mésopotamie, dresse un autel : c'est la pierre qui lui avait servi de lit de repos ; et Moïse ordonne que les autels qu'on érigeria à l'Eternel ne soient faits que de pierres brutes.

Dans l'enfance du monde, les hommes durent se servir des moyens que la nature leur offrait. Leurs premières armes furent des pierres, des morceaux de bois durcis au feu : l'usage s'en conserva long-temps. Les Romains se servaient de frondes. Moïse ordonna aux Hébreux de se servir d'une pierre pour la circoncision. Il paraît que les druides employaient dans leurs sacrifices des pierres faites en forme de haches. On en trouve presque toujours dans les lieux où l'on remarque des vestiges de leurs au-

tels, ou sur les hauteurs que nous avons appelées leurs bois sacrés (1).

Instruits des dogmes druidiques et de certains usages relatifs au culte sacré que leurs prêtres rendaient à la divinité, abordons avec franchise le point le plus controversé, et sans passions ni préjugés, discutons les faits. La pureté des croyances des druides, la simplicité de leurs pratiques extérieures et leur attention religieuse à conserver intactes les traditions primordiales, font présumer d'avance le triomphe de leur cause.

Nous voulons parler des sacrifices en usage dans les Gaules.

On sait que les druides offraient en sacrifice les prémices des fruits de la terre, surtout une plante qu'on nomme *le gui*. Comme le reste des nations, ils immolaient aussi des taureaux, des boucs, des génisses et certains oiseaux. Les ossemens de toute espèce confondus avec une grande quantité de débris de silex, et trouvés dans les grottes de *Pey-de-l'Aze*, de *Badde-Goule*, de *Castelnaud* et de *Combe-Grenal*, près de Domme, semblent se rattacher aux sacrifices particuliers offerts dans la famille. Pleins de gratitude pour la divinité, les Gantois reconnaissaient son souverain domaine sur tous les êtres, et

(1) Nous en découvrîmes nous-même deux sur le Puy-de-Bequ-mont, et MM. Jouanne et de Mourcin en possèdent une collection entière.



voulaient faire contribuer ainsi la nature entière à son service.

Le sacrifice du gui s'offrait régulièrement tous les ans, et à pareilles époques, dans une réunion générale et solennelle tenue près de Chartres, à l'endroit que les druides croyaient être le centre des Gaules. Les prêtres compaient le gui en morceaux et se le distribuaient. C'était pour eux et pour le peuple la plus belle de leurs fêtes. Le jour où elle se célébrait était un jour heureux, puisque les Gaulois, à l'exemple des druides, mêlaient aux souhaits de bonne année les souvenirs de la cérémonie du gui.

Le gui de chêne était préféré, sans doute à cause de la vénération qu'ils avaient pour cet arbre, dont les fruits, disaient-ils, avaient nourri les premiers hommes. Tous les peuples eurent primitivement le même respect pour le chêne; mais, altérant la tradition, ils attribuèrent sa fécondité à des divinités du paganisme, à Jupiter, Rhéa et Cybèle. Le chêne était chez les anciens le symbole de la puissance et de la force. On déposait sur la tête des grands citoyens une couronne de feuilles de chêne. On regardait comme d'un mauvais augure que cet arbre fût frappé de la foudre. C'est au pied d'un chêne que Jacob fit ensevelir Débora; que Josué dressa une énorme pierre pour servir de témoignage contre les Israélites s'ils se montraient ingrats en abandonnant le culte de leurs pères. C'est au pied d'un chêne que s'assied un ange venn

du ciel pour fortifier Gédéon contre les Madianites ; c'est là qu'il lui ordonne de déposer sur une pierre les pains azimes et les viandes pour le sacrifice. C'est encore au pied d'un chêne que furent ensevelis les sept enfans de Saül. Tant d'exemples, que nous pourrions multiplier, montrent assez la vénération des anciens pour cet arbre, le dominateur de nos forêts.

Les druides offraient des sacrifices publics et particuliers : eux seuls étaient chargés de ce soin. Les païens se crurent en droit de sacrifier chacun selon ses goûts aux divinités qu'ils se créaient ; le sacerdoce ne fut qu'un nom parmi eux : mais les Gaulois pensaient qu'il fallait être revêtu d'un caractère sacré pour être plus favorablement écouté du dieu qu'ils invoquaient, et ils auraient regardé comme criminel quiconque aurait usurpé les fonctions religieuses. Ces sentimens leur furent peut-être suggérés par les druides ; peut-être aussi les puisaient-ils en eux-mêmes. Quelle qu'en fût la source, ils font leur éloge, en attestant la pureté des premières traditions fidèlement conservées.

Les sacrifices étaient fréquens ; les druides sentaient la nécessité des expiations, et le peuple le besoin de satisfaire à une justice éternelle : aussi, point de jours où une victime ne fût immolée sur la pierre brute. César semble confirmer cette vérité en parlant des sacrifices publics et particuliers, et les fragmens de contes sacrés découverts dans divers endroits ne permettent point

de la révoquer en doute. Pourquoi, en effet, tant de débris de haches celtiques de toutes les dimensions? Pourquoi les trouverait-on sur les hauteurs, dans les lieux où étaient les autels, si les sacrifices n'eussent été très multipliés, et si des victimes d'animaux de toute espèce n'eussent été offertes? On remarque des couteaux sacrés si petits, qu'on est naturellement porté à croire qu'ils n'ont pu servir qu'à l'immolation des oiseaux. Qui ne sait que les Hébreux offraient aussi en sacrifice des passereaux et des tourterelles?

Les auteurs anciens et modernes sont d'accord sur les deux genres de sacrifices dont nous venons de parler : tous conviennent que les druides offraient le gni, des taureaux, des boucs, des génisses et des oiseaux. Mais il est un point sur lequel on n'est pas d'accord : c'est le sacrifice humain. Les poètes de l'antiquité et ceux de nos jours ne balancent point à affirmer que les druides sacrifiaient des victimes humaines ; mais leurs assertions et leurs beaux vers ne prouvent rien. Dans tous les temps ils ont eu le droit de tout dire. Un poète n'est pas un historien ; il court après les fictions ; il lui faut de frappantes images ; il veut faire effet, exciter la sensibilité ; il crée, il invente, et rien de plus propre à le satisfaire que l'idée des sacrifices humains. Lucain n'est donc pas une autorité pour nous ; nous ne devons pas plus nous en rapporter à lui sur ce point, que nous ne regardons



comme réelles ses belles peintures, ou comme vrais les jeux d'une imagination toute poétique.

Mais quelques historiens, et d'après eux quelques philosophes, ont aussi reproché aux druides les sacrifices humains. Pareil reproche de leur part semble d'abord plus grave que les accusations hasardées par Lucain et par d'autres poètes; cependant, si nous soumettons à un examen critique la valeur de ces témoignages prétendus historiques, nous n'y trouverons point un motif certain de juger. En effet, des étrangers qui ignoraient la langue et les usages gaulois, des écrivains qui n'en ont parlé que sur la foi des voyageurs, ont pu, comme eux, être dupes des apparences, et confondre des actes purement judiciaires avec des actes religieux. N'oublions pas que les druides étaient à la fois prêtres, administrateurs et juges. Quand ils frappaient un criminel, ce n'était point une victime qu'ils offraient à l'Eternel, mais un coupable qu'ils immolaient à la sécurité publique. S'ils mêlaient à ces exécutions quelques cérémonies religieuses, cela ne changeait rien à la nature même de l'acte; pas plus qu'un semblable mélange, chez plusieurs peuples modernes, ne change le caractère des exécutions judiciaires. Il est donc plus raisonnable, plus naturel et plus juste de croire les druides calomniés, que d'admettre comme prouvée la barbarie qu'on leur a si gratuitement prêtée. Eh! comment admettre tant d'inhumanité chez des prêtres qu'estima Pythagore, le plus humain des hommes?

Mais admettons que les auteurs anciens n'ont pu se méprendre sur un fait si important. Il nous répugne sans doute de supposer que, mus par un sentiment d'envie, ils aient faussement accusé les druides; cependant, jaloux de la puissance de ces prêtres et de leur crédit, n'auraient-ils pas cherché à diminuer leur influence. Les savans de l'antiquité, comme on le remarque assez souvent, flattaient leurs concitoyens pour en obtenir des éloges et des récompenses; n'en obtenaient-ils que de l'indifférence, on sait qu'ils s'en vengeaient quelquefois par des calomnies: Tacite ne fait un pompeux éloge des Germains que pour humilier ses concitoyens. Les croyances druidiques étaient supérieures à la théogonie païenne; mais les Romains, maîtres du monde et jaloux de conserver leur domination, n'avaient que du mépris pour tout ce qui était étranger à leur nation. C'est ainsi qu'ils imputèrent au christianisme naissant les crimes les plus affreux. Si leur témoignage seul était resté, que penserions-nous de ces premiers chrétiens qui sont aujourd'hui le juste objet de notre vénération? Il en a été des druides comme il en a été des juifs, auxquels on a reproché aussi d'avoir offert des sacrifices humains. Mais, avouons-le, le druidisme, considéré comme système religieux, n'était que les traditions primordiales bien conservées.

Le peuple altéra ces traditions par le mélange des fables ridicules qu'il avait empruntées des étrangers: les Égyptiens furent ses premiers corrupteurs. Voi-

sine du berceau du genre humain, l'Egypte dut être des premiers pays peuplés. Le nombre de ses habitans venant à augmenter, ils furent forcés de s'étendre plus loin. De là ces transmigrations fréquentes dont parle l'histoire, et qui peuplèrent les contrées voisines. Plus tard, et à une époque qu'il est difficile d'assigner avec précision, une colonie vint fonder Narbonne. Elle apporta avec elle ses dieux, et chercha à en propager le culte : elle offrit à la vénération publique Isis et Osiris. Ces deux divinités furent accueillies avec d'autant plus de reconnaissance et d'empressement, que les Egyptiens soutenaient qu'elles avaient appris aux hommes l'art de cultiver la terre, et qu'elles les avaient initiés dans la connaissance du droit des gens et de l'hospitalité. Les Egyptiens ajoutaient d'autres contes absurdes que de graves auteurs n'ont pas dédaigné de nous transmettre. On raconte qu'au moment de la naissance d'Osiris, on entendit une voix qui prononça très distinctement ces paroles : « Le seigneur de toutes choses est venu au monde. » Devenu grand, Osiris épousa Isis sa sœur. Cette union fut des plus heureuses : les époux s'aimaient dès le sein de leur mère. Placé sur le trône, il civilisa les Egyptiens encore barbares. Après leur avoir appris les arts utiles à la vie, les avoir formés à la piété envers les dieux et aux vertus sociales, son amour pour les hommes le porta à parcourir toute la terre. Il se rendit d'abord en Ethiopie. C'est là, disaient les Egyptiens, qu'il fit hausser les bords du Nil, qu'il fit creuser plusieurs canaux pour prévenir



les inondations de ce fleuve, qu'il apprit aux Ethiopiens l'art de cultiver la terre, et qu'il fit bâtir plusieurs villes. Il quitta l'Ethiopie pour visiter l'Arabie, l'Inde; il parcourut enfin toute l'Asie. De retour dans ses états, il mourut victime de la jalousie de son frère Typhon. Mais Isis, inconsolable de sa perte, lui érigea des autels, et son culte fut généralement admis. Il fut adoré sous divers noms et représenté sous différentes figures: tantôt on le nommait Apis, tantôt Sérapis. C'est sous ce dernier nom que les consuls Pison et Gabinius défendirent de l'introduire dans le Capitole avec Isis et Harpocrate; ils firent même abattre ses autels: mais bientôt il fut rétabli dans la dignité qu'il avait perdue, et les honneurs divins lui furent rendus. Il était représenté avec un globe sur la tête et un sceptre à la main. M. Pluche prétend qu'Osiris n'était qu'une figure symbolique désignant le soleil. Selon les anciens les plus judicieux et les plus sages, ce mot, dit-il, signifiait l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'âme du monde, le gouverneur de la nature. Dans la suite le peuple, superstitieux, oublia le sens de cet emblème; il prit le symbole pour la réalité. Bientôt Osiris fut un roi, le fondateur, le père de toutes les colonies, et le seigneur du monde. L'assertion de cet écrivain distingué nous paraît d'autant plus fondée, que personne n'ignore que les peuples, venant à oublier l'auteur de la nature, adressèrent leurs adorations et leurs hommages au soleil et à la lune. Hérodote ne nous laisse

aucun doute à cet égard; Moïse et Josué nous parlent aussi des enclos consacrés au soleil, dans lesquels brûlait un feu continu.

Quels qu'aient été Isis et Osiris, il est constant qu'ils furent en vénération dans le Périgord, puisque nous retrouvons plusieurs lieux qui ont conservé leurs noms, à la vérité un peu dénaturés, mais cependant faciles à reconnaître encore. Des pierres gravées représentant ces deux divinités, et trouvées dans le pays, attestent, confirment cette vérité; mais ce qui est plus incontestable encore, et qui, selon l'opinion de M. de Taillefer, résoudrait toute difficulté, c'est l'existence d'un temple qui lui aurait été dédié, et dont une partie est encore debout. Suivant le même auteur, la tour de Vésone fut le temple d'Isis. Sa construction est romaine; mais sa forme et ses décorations tenaient aux usages égyptiens. Ce temple, grand et magnifique, portait le cachet du génie des Romains, annonçait leur grandeur et leur politique. Ayant subjugué les Gaulois, la gloire de leur conquête n'eût pas été entière si leurs divinités n'eussent aussi reçu les hommages du peuple vaincu. Habiles dans l'art de gouverner les hommes, les Romains n'ignoraient pas qu'il fallait toujours respecter leurs croyances, et qu'y porter atteinte c'était aigrir les esprits et les exciter à la révolte. Loin donc de renverser les autels des divinités adorées dans les Gaules, ils leur en érigèrent de nouveaux; et affectant la plus grande vénération pour ces divinités, ils firent insensiblement

adorer les leur. Le temple qu'ils élevèrent en l'honneur d'Isis était de forme circulaire, entouré d'une vaste galerie soutenue par de riches colonnes, et découvert, comme l'étaient ordinairement tous les temples dédiés au ciel, au soleil, à la lune et à la foudre, à cause sans doute de la lumière qui accompagne ces astres. C'est peut-être aussi pour la même raison que les Israélites adorèrent quelquefois sur les toits de leurs maisons le soleil et la lune. Les ornemens de ce temple étaient magnifiques. A l'intérieur et à l'extérieur, il était revêtu de marbre. Comme le Sérapium d'Alexandrie, il était élevé sur une aire sur laquelle on arrivait par plusieurs degrés en pierre. Cette aire ou plate-forme reposait sur des voûtes souterraines destinées aux mystères les plus secrets. Ce temple, par sa belle situation, par la délicatesse des sculptures, par ses richesses et sa grandeur, était comparable, a dit un auteur, aux plus beaux temples de la capitale du monde. Il existe encore au musée de l'antique Vésone une tête d'Isis en style égyptien. Il serait difficile de ne pas convenir que l'Egypte introduisit ses divinités dans notre province, lorsque tout nous rappelle leur culte. Qu'était, en effet, ce Tentatès que vénéraient les Vésoniens? N'était-il pas le Thot ou le Mercure égyptien, célèbre par son savoir, par sa sagesse, et surtout par son habileté en augures, en magie et en philosophie? Son culte dut être admis sans peine dans les Gaules; et rien d'étonnant à cela, puisque ces sciences étaient particulièrement cultivées par les drui-



des. Ce dieu fut même si cher au peuple gaulois, que César nous apprend que de son temps il était préféré aux autres divinités, et qu'il n'y avait dans les Gaules ni ville ni bourg où l'on n'eût dressé des autels et érigé des statues en son honneur. Quelques auteurs ont cru qu'il avait régné sur les Gaules; mais alors comment son culte eût-il été emprunté des étrangers, puisque jusqu'à présent l'opinion la plus accréditée ne nous permet pas de douter que Thot ou Tentatès ne fût Egyptien d'origine?

Une autre divinité, non moins célèbre par les faits que l'antiquité s'est plu à lui attribuer, nous fut encore donnée par les Egyptiens. On pense que c'est Hercule; mais la chose est douteuse. On sait seulement que Diodore de Sicile fait notre Hercule proche parent d'Osiris; que Vossius le confond avec Josué, vainqueur du pays de Canaan, et que les Gaulois le regardaient comme le dieu de l'éloquence. Les attributs symboliques que lui donnaient les Grecs et les Romains n'étaient point les mêmes que ceux qui le caractérisaient dans les Gaules. Les nations étrangères le représentaient sous la forme d'un homme robuste, avec une peau de lion et une massue à la main. Les Gaulois, au contraire, en lui laissant ces attributs, le représentaient sous la forme d'un vieillard de la bouche duquel pendaient des chaînes d'or et d'ambre, pour montrer son éloquence douce et entraînante.

Lorsqu'un peuple a altéré des croyances, rien ne sau-

rait l'arrêter; son imagination et ses sens, égarés par les passions, ne reconnaissent plus de bornes. L'Égypte avait commencé d'altérer nos antiques croyances, Athènes et Rome achevèrent l'ouvrage.

La Grèce ambitieuse, s'élevant sur les ruines de plusieurs nations renversées, se fit un trésor de leurs riches dépouilles. Fièrre de posséder d'habiles capitaines, elle porta ses prétentions plus haut, et voulut devenir le premier peuple de l'univers sous le double rapport de la bravoure et du savoir. Poètes, philosophes, littérateurs, tout abondait dans son sein. Pendant plus de six cents ans elle fit l'admiration du monde étonné. Sa prospérité triomphait de tous les obstacles. Cherchant partout à dominer, parce qu'elle sentait sa supériorité, elle fonda plusieurs colonies dans lesquelles elle importait ses mœurs, ses usages, ses lois et ses dieux. Les Gaulois se ressentirent bientôt de l'influence de cette nation. Les rapports qu'ils eurent avec elle hâtèrent peut-être leur civilisation en introduisant dans notre pays plus d'urbanité et plus de lumières; mais les lois n'en devinrent ni plus justes ni plus sages, et les intérêts de la religion se trouvèrent de plus en plus compromis. Les traditions primordiales, soigneusement conservées par les druides, comme nous l'avons dit, avaient été altérées par le commerce des Égyptiens; les Grecs en provoquèrent l'oubli par l'introduction de leur séduisante mythologie. Les Gaulois, que la légèreté de leur esprit et leur brillante imagination portaient naturellement vers la nouveauté,

sourirent aux fables ingénieuses de ce peuple. C'est ainsi qu'ils se plongèrent davantage dans le chaos de l'idolâtrie. On vit s'établir successivement le culte de Jupiter, de Neptune, de Pluton, d'Apollon, de Mars, de Diane, de Minerve et de Mithra. A la vérité, ces dieux ne reçurent point d'abord les honneurs d'un temple; les druides y mirent obstacle. Mais l'autorité est souvent impuissante contre l'erreur. Les Grecs de Marseille, qui avaient déjà bâti deux temples en l'honneur d'Apollon et de Diane, trouvèrent bientôt des imitateurs: les Gaulois voulurent aussi avoir leurs oracles, des divinités pour leur prédire l'avenir, pour annoncer à chacun ses destinées; aussi le culte d'Apollon ou de Bélénus devint-il universel. Dans le 4.<sup>e</sup> siècle, il existait encore plusieurs temples qui lui étaient dédiés. Euménius d'Anton parle avec éloge de ces édifices, et l'on croit que le rhéteur Patère fut le gardien et le trésorier de l'un de ces temples.

Les Pétrocoriens furent-ils moins superstitieux? Surent-ils se préserver d'une contagion qui pénétrait partout? Nous ne pouvons l'affirmer; nous avons même les preuves du contraire. Les noms de Bélénie ou Bleynie, communs dans le Périgord; d'autres dénominations se rattachant à quelques divinités; des débris de colonnes avec des attributs divins; des fragmens de statues trouvés dans notre province, sont des témoins irrécusables en faveur de l'idolâtrie.

Mars, honoré sous le nom d'Esus, était le dieu de la guerre. César nous dit dans ses Commentaires qu'avant



le combat, les Gaulois lui versaient les dépouilles de l'ennemi, et qu'après la victoire, ils lui sacrifiaient le bétail et lui consacraient tout le butin. Esus était représenté sans barbe, couronné de lanrier, vêtu d'une tunique sans manches; il tenait une hache élevée comme pour frapper. Vésone connut son culte. On croit que l'église de la Cité remplaça son temple. L'amour de la guerre détermina sans doute les Gaulois à adorer le dieu Mars. Ils étaient si braves, si courageux, que Cicéron et Saluste ne craignent pas d'avouer que les Romains les appréhendaient plus que toutes les autres nations, parce qu'avec eux il ne fallait pas tant disputer de la gloire que de la vie.

Minerve ou Bélisama reçut chez les Gaulois les honneurs de l'apothéose. On lui attribuait la connaissance des premiers élémens des arts et des sciences.

Pluton eut aussi des adorateurs dans les Gaules. Dieu des enfers, il était naturel qu'on se le rendit favorable. César nous assure que les Gaulois comptaient même le temps par nuits en l'honneur de cette divinité. Il nous paraît plus probable que les Gaulois comptaient de la sorte par tradition, à l'exemple des juifs qui comptaient aussi par nuits.

Les Grecs avaient emprunté Mithra des Perses, les Gaulois le reçurent des Grecs. Cette divinité représentait le soleil. Pour célébrer ses fêtes, on se revêtait de peaux d'animaux suivant les signes du zodiaque, et on parcourait les rues sous un tel déguisement. Le peuple,

toujours léger et frivole, ne trouvait rien de plus beau que les fêtes de ce dieu; aussi on voyait un concours immense y prendre part : il paraîtrait même que les druides n'y étaient pas étrangers. Certains auteurs prétendent qu'ils n'y attachaient pas les idées grossières d'un peuple qui se laisse conduire par les sens : ils rapportaient, assurent ces auteurs, les réjouissances de la fête à l'unique principe qu'ils adoraient, et devaient gémir en secret des désordres dont ils étaient les témoins sans pouvoir les arrêter.

Une licence plus grande encore allait bientôt régner dans les Gaules. L'esprit humain ne devait plus reconnaître de maître; les passions ne devaient plus avoir de frein. Rome semblaît destinée à altérer partout la simplicité des mœurs antiques et patriarcales. Profitant de ses conquêtes, elle imposait ses lois : c'était aux vaincus à se soumettre. L'amour des plaisirs, des sciences et des arts pénétra dans tous les états, dans toutes les conditions; il devint le partage de tous les âges. Une première invasion, qui avait réuni à la république romaine le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, avait déjà corrompu les croyances en propageant le paganisme; mais la Gaule entière ne se ressentait pas de cette contagion. Les provinces éloignées conservaient presque intact leur culte, lorsque tout à coup elles se trouvèrent inondées de légions romaines disposées à vaincre ou à périr. Après de sanglans combats, la victoire resta au peuple souverain, et les Gaules furent soumises à son empire. Dès-

lors le gouvernement, la politique, le culte religieux, tout fut changé. La mythologie païenne prit la place du druidisme; Rome, conquérante et maîtresse, eut des temples partout, et les vaincus s'empressèrent d'imiter leurs vainqueurs.

Le Périgord ne put se soustraire à la domination romaine: la douceur du climat, la fertilité du sol, ses productions variées, rendaient cette province trop intéressante pour être délaissée. L'antique Vésone, cité gauloise, y devint le centre des plaisirs. Les Romains y établirent des théâtres et y fondèrent des jeux; un amphithéâtre y fut construit à grands frais; des temples furent élevés en l'honneur de Vénus; et depuis Jupiter, maître du monde, jusqu'aux dieux pénates, il n'y eut pas une divinité dans le paganisme qui ne comptât quelques adorateurs parmi les Pétrocoriens.

Tel était l'état du Périgord, des Gaules, du monde même, après les siècles brillans des Périclès et des Auguste. Mais, il faut en convenir, ce n'était plus assez de la sagesse de Socrate, du désintéressement d'Aristide, du courage d'Epictète, de la générosité d'Epaminondas, de la probité de Caton, de l'éloquence de Cicéron; il fallait quelque chose de mieux: le christianisme parut.









P

4